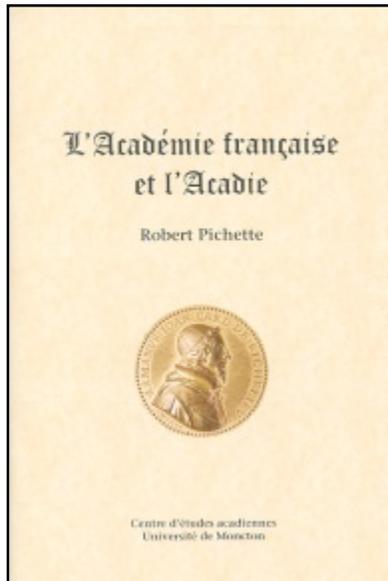


L'Académie française et l'Acadie



Première partie

PICHETTE, Robert. *L'Académie française et l'Acadie*, Moncton, Centre d'études acadiennes, 2003, 24 p. (5 \$)

L'Académie française et l'Acadie

Première partie

Ils ne vouloient point être Anglois,
Et de tout leur courage ils défendoient leurs droits;
Contraints de céder à la force,
Tous vaincus qu'ils étoient, ils demeuroient François.

Le sieur de Dièreville (1708)

En 1986, pour souligner le 350^e anniversaire de sa fondation, l'année précédente, l'Académie française créait le Grand Prix de la Francophonie « dans le souci de témoigner son attachement à la langue commune à tous les pays totalement ou partiellement francophones, et par là aux valeurs humanistes dont elle est porteuse [...] ¹ ».

Mais, bien avant la fondation du Grand Prix, l'Académie avait l'habitude de décerner des Prix de la Langue française ainsi que des Médailles de la Langue française à des ressortissants étrangers, soit pour leurs travaux, soit pour leur engagement à la francité dans le monde. C'est ainsi que, entre 1938 et 1940, l'Académie décerna sa médaille à vingt-et-une personnalités en Acadie, dont six femmes.

L'attribution de ces médailles, si prisées qu'elles excitaient la jalousie et suscitaient des quémandeurs, se fit grâce au concours de deux hommes; Émile Lauvrière (1866-1954) et Georges Goyau (1869-1939).

Le premier était célèbre en Amérique depuis la publication, en 1922, de *La Tragédie d'un peuple*. L'Académie avait couronné l'ouvrage séminal de Lauvrière, en 1924, par l'octroi du Prix Gobert. Son dernier ouvrage, paru en 1947, *Brève histoire tragique du peuple Acadien : son Martyre et sa Résurrection*³, fut également couronné par l'Institut de France qui lui décerna le Prix Carrière et le Prix Pouchard².

Le second était un historien catholique élu en 1922 à l'Académie dont il devint le Secrétaire perpétuel en 1938. Il mourut l'année suivante et son décès fut souligné dans l'hebdomadaire *La Voix D'Évangéline*³. Il avait épousé en premières noces Lucie Félix-Faure, femme de lettres et fille de l'ancien président de la République. En 1924, Georges Goyau avait écrit un ouvrage — *Les origines religieuses du Canada* — dans lequel il rendait un vibrant hommage à l'Acadie et à Lauvrière :

Ce que sera le peuple acadien; quelle empreinte graveront à jamais dans ses quatre cent mille âmes, qui sont aujourd'hui leur postérité, les cinquante familles françaises débarquées à Port-Royal entre 1632 et 1650; comment ce peuple,

traîtreusement reconquis par l'Angleterre, victime d'une tyrannie qui voudra rayer son nom de la carte du monde, opposera d'incroyables énergies de redressement, moralement invincibles : M. Émile Lauvrière l'a récemment rappelé avec une érudition très sûre et une généreuse passion, dans cette imposante oeuvre d'histoire qui s'appelle *la Tragédie d'un peuple*⁴.

Goyau et Lauvrière partageaient la vision providentialiste du Canada français, prédominante à l'époque, que Goyau définissait comme étant une nation « catholique, et qui devait demeurer catholique, même lorsque, malgré elle, elle serait détachée de la France⁵ ». À l'appui de sa thèse, par ailleurs très largement partagée à l'époque et qui fera les choux gras de l'école historique de Lionel Groulx, Goyau citait un confrère académicien, Gabriel Hanotaux (1853-1954), ancien ministre des Affaires étrangères de France et grand ami du Canada.

« Le développement du catholicisme dans l'Amérique du Nord, écrivait Hanotaux⁶, est un phénomène d'une importance historique magistrale. Il trouve ses origines et ses principaux appuis, du moins au début, dans le Canada français. » L'ancien ministre ajoutait cette phrase quelque peu réductrice : « L'Histoire du Canada, c'est en trois mots, l'exploration, la lutte, l'évangélisation. La politique n'y a guère commis que des fautes⁷. »

On ne s'étonnera pas, pas conséquent, de ce que prélats, ecclésiastiques et religieuses en Acadie aient constitué la majorité des personnalités à qui l'Académie remit sa Médaille de la Langue française.

Grand activiste en faveur de l'Acadie, Lauvrière avait fondé, en 1921, le Comité France-Acadie, doté de deux sections, une française et une acadienne, dont le but premier était l'attribution de deux bourses annuelles devant permettre à des étudiants Acadiens d'étudier en France⁸. Ce fut donc dans le terreau des éducateurs en Acadie que Lauvrière et Goyau choisirent la majorité des médaillés de la vénérable et prestigieuse institution fondée par le cardinal de Richelieu⁹.

Rien de plus normal aussi que la médaille frappée à l'effigie du cardinal soit attribuée à des Acadiens et à des Acadiennes puisque Richelieu, vice-roi en titre de la Nouvelle-France, avait fondé sur sa cassette personnelle la première école en Acadie, sise d'abord à La Hève, puis à Port-Royal. Ce *séminaire*, confié aux capucins, avait la particularité d'offrir les rudiments de l'instruction aux enfants des colons comme à ceux des Micmacs et des Abénakis, de par la volonté expresse du cardinal-ministre¹⁰.

À cette influence directe sur les affaires de l'Acadie, Richelieu en ajouta une autre qui, pour indirecte qu'elle ait été, n'en fut pas moins de conséquence. En effet, deux de ses « protégés » — pour ne pas écrire « affidés » —, jouèrent un rôle d'importance dans l'établissement acadien.

En premier lieu, ce fut Sébastien Cramoisy, imprimeur ordinaire du roi, à qui Richelieu confia la direction de l'Imprimerie Royale, installée au Louvre en 1640 et inaugurée par le cardinal en personne. Cramoisy eut la tâche de transformer l'établissement en un modèle du genre¹¹.

Cramoisy eut une étroite et profitable association avec la Nouvelle-France, étant membre sociétaire de la Compagnie des Cents-Associés, créée par le cardinal pour coloniser le Canada, et pour le compte de laquelle l'illustre imprimeur effectua des travaux d'impression. Tout en étant à Paris le procureur des religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, Cramoisy fut aussi responsable de l'impression des célèbres *Relations* des jésuites¹².

Un autre protégé du cardinal, et non des moindres, Théophraste Renaudot, fondateur de la *Gazette* en 1631, fut le premier « publiciste » de l'Acadie. Un an après la parution du premier numéro de la *Gazette*, dans laquelle Louis XIII et le cardinal ne dédaignaient pas d'écrire sous couvert de l'anonymat, Renaudot annonçait triomphalement et largement dans une dépêche datée d'Auray, le 16 juillet 1632, le départ du commandeur Isaac de Razilly et de ses « trois cent hommes d'élite » pour reprendre officiellement l'Acadie et « pour commander en toute l'étendue du pays en l'absence du Cardinal Duc de Richelieu. »

Un mois plus tard, dans une dépêche datée « De la Nouvelle France le 14 août 1632 », comme si la *Gazette* avait eu un correspondant sur les lieux, le journal apprit à l'Europe que le commandeur de Razilly, parent, ami et proche collaborateur du cardinal premier ministre, avait repris possession de l'Acadie, et que les Français qui l'accompagnaient « se promettent par la bonté du climat, la fertilité de la terre & la commodité du trafic, faire bien tôt envie aux autres de les fuivre¹³ ». Bien que Renaudot ne dise mot des femmes de ces hommes d'élite, il y en eut certainement puisque ce fut là le noyau du peuplement durable de l'Acadie.

Richelieu, on le voit, par sa volonté autant que par ses oeuvres, fut l'un des parrains de l'Acadie.

En honorant des éducateurs et des patriotes en Acadie, l'Académie marchait sur les brisées de son fondateur et premier protecteur. Paul Pellisson (1624-1693), premier historien de l'Académie, écrivait en 1653 : « Ce n'étoit pas une des moindres pensées de ce grand cardinal, qu'en tirant de sa barbarie la langue française, il ne doutoit pas que nos voisins viendroient à la parler bientôt si nos conquêtes continuoient comme elles avoient commencé¹⁴. »

-
1. *L'Académie française*, Exposition réalisée par le ministère des Affaires étrangères, Direction générale des relations culturelles scientifiques et techniques AFAA/INFORMÉDIA avec le concours du Commissariat général à la langue française, Paris, Académie française, 1990, p. 146. L'initiative du Grand Prix avait été prise par le gouvernement Mulroney qui y avait consacré 400 000 \$ en souhaitant que d'autres donateurs veuillent aussi contribuer au fonds constitué lors du 350^e anniversaire de la fondation de l'Académie.
 2. Sur Lauvrière, lire Marie-Claire Pitre, « Émile Lauvrière et l'Acadie (1866-1954) », *Les Cahiers*, Société historique acadienne, vol. 13, n^o 2 (juin 1982), p. 61-86.
 3. *La Voix D'Évangéline*, Moncton, jeudi, 2 novembre 1939.
 4. Georges Goyau, *Les origines religieuses du Canada*, Paris, Bernard Grasset, 1924, p. 64.
 5. *Ibid.*, p. 243.
 6. Dans *La France vivante : en Amérique du Nord*, Paris, Hachette, 1912, p. 80.

7. Cité par Georges Goyau, *op. cit.*, préface, p. XXI.
8. Jean-Roch Cyr, « Un aperçu des relations France-Acadie 1860-1940 », *Les Cahiers*, Société historique acadienne, vol. 13, n° 4 (décembre 1982), p. 160-179.
9. Sur l'Académie, lire Jean-Pol Caput, *L'Académie française*, Collection Que sais-je?, Presses universitaires de France, 1986. Visiter le site internet : <http://www.institut-de-France.fr/institut/acafr.htm>.
10. Robert Pichette, « La première école en Acadie », *Pour l'honneur de mon prince...*, Moncton, Michel Henry éditeur, 1989, p. 28-30.
11. Jacques Thuillier, « Richelieu et les arts L'Imprimerie Royale », *Richelieu et la culture*, actes du Colloque international en Sorbonne, sous la direction de Roland Mousnier, Paris, Éditions du CNRS, 1987, p. 165.
12. Mais pas de la première, du père Pierre Biard, missionnaire en Acadie de 1611 à 1613, publiée à Grenoble en 1615. Sur Cramoisy, lire François Melançon, « Le livre en milieu colonial d'Ancien Régime : l'exemple de la Nouvelle-France », *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, actes du Colloque international de Sherbrooke, sous la direction de Jacques Michon et de Jean-Yves Mollier, Québec-Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2001, p. 209, et Robert Pichette, « Sébastien Cramoisy et la Nouvelle-France », *La Société héraldique du Canada*, vol. XVI, n° 3 (juin 1982), p. 4 *et sequitur*.
13. Sur Renaudot, lire Gilles Feyel, « Richelieu et la *Gazette* aux origines de la presse de propagande », *Richelieu et la culture*, *op. cit.*, p. 103-123.
14. Cité par Gabriel Hanotaux dans *1635-1935 Trois siècles de l'Académie française*, Paris Firmin-Didot, 1935, p. 24. Voir aussi Marc Fumaroli, « Les intentions du cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie française », *Richelieu et la culture*, *op. cit.*, p. 69-78.